



Steerforth me donna des leçons d'armes. — Page 423, col. 3.

En ce jour fertile en événements, une de ses espérances fut cependant réalisée, elle abandonna ses vêtements masculins, pour reprendre ceux de son sexe.

Un messager fut envoyé à la villa pour prévenir Louisa de l'arrestation de sa malheureuse maîtresse, afin qu'elle pût lui envoyer des vêtements convenables.

Mais, hélas ! ces vêtements qu'elle avait tant désiré reprendre devaient être portés pour la première fois dans une prison, et sa nouvelle vie de femme, son retour aux habitudes de son sexe, devaient commencer dans un cachot.

Puisqu'il en est ainsi, nous ne la connaissons désormais que sous le nom réel d'Élisa Sydney.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS

XX

LA MAISON DE STEERFORTH.

Lorsque la fille frappa à ma porte, sur les huit heures, en me disant qu'elle déposait, dans le corridor, l'eau chaude pour faire ma barbe, je sentis, hélas ! que je n'en avais nul besoin et je rougis. Pendant tout le temps que je m'habillai, je fus persécuté par le soupçon qu'elle avait ri en me parlant ainsi, et, l'ayant rencontrée sur l'escalier en descendant pour le déjeuner, je dus lui paraître confus et honteux. Je l'aurais évitée si j'avais pu apercevoir une autre issue ; je fis même un pas en arrière et me penchai à une fenêtre d'où je feignis de regarder, à travers le brouillard, la statue équestre de Charles II, jusqu'à ce que le garçon m'avertît que M. J. Steerforth m'attendait.

J'allais me diriger vers la salle commune, mais le garçon me dit que c'était dans un petit parloir attenant à sa chambre que Steerforth s'était fait servir. Je revins sur mes pas et j'entraî chez mon ami. J'admirai l'appartement en miniature qu'il occupait, composé de trois jolies pièces, avec des tapis, des rideaux rouges aux croisées, où tout était propre et brillant comme s'il eût été chez lui et non à l'hôtel. Dans une glace qui faisait face à l'entrée, j'admirai le tableau de cet intérieur élégant, et en y voyant Steerforth si calme, si naturellement à son aise, si sûr de lui-même, mon supérieur en tout (l'âge compris), j'éprouvai un véritable embarras ; mais son air de patronage amical me fit oublier bientôt la distance qui existait entre nous. Ma confiance s'accrut encore lorsque je remarquai que j'avais part aux respects obséquieux du garçon, le même qui, la veille, s'était tout d'abord familiarisé avec moi.

— Maintenant, Copperfield, me dit Steerforth dès que nous furent seuls, je serais charmé de savoir ce que vous voulez faire, où vous allez et tout ce qui vous concerne. Je vous considère comme si vous étiez ma propriété.

Heureux de voir qu'il s'intéressait à moi si particulièrement, je lui racontai que ma tante m'avait proposé d'entreprendre un petit voyage d'expérience.

— Eh bien ! me dit Steerforth, puisque vous n'êtes pas pressé, venez chez ma mère, à Highgate, et passez-y un jour ou deux ; vous serez content d'elle. Peut-être est-elle un peu vaine de son fils et en parle-t-elle trop longuement ; mais vous le lui pardonnerez, vous, et elle sera heureuse de vous voir, j'en suis sûr.

— Je voudrais en être aussi sûr que vous, répondis-je en souriant.

— Oh ! dit Steerforth, tous ceux qui m'aiment ont auprès d'elle un titre auquel elle s'empresse de faire honneur.

— En ce cas, je crois que je serai bien reçu, répondis-je.

— Je vous en réponds. Nous partirons donc ensemble ; mais je veux d'abord, pendant une heure ou deux, visiter avec vous les curiosités de Londres. On ne rencontre pas tous les jours quelqu'un aux impressions naïves comme vous pour les lui montrer. Après cette promenade nous prendrons la voiture publique jusqu'à Highgate.

Ce n'était pas un rêve : je n'avais pas dormi dans le n° 44 ; je n'avais pas déjeuné dans la salle commune ; le garçon me témoignait de respectueux égards ! Après avoir écrit à ma tante, pour lui raconter l'heureuse rencontre de mon admiré condisciple et son invitation, je monta avec lui dans un fiacre ; nous allâmes voir le Panorama, la Tour, le Muséum et autres lieux où je remarquai combien de choses savait Steerforth et le peu de cas qu'il faisait de ses connaissances variées.

— Vous prendrez un grade élevé à l'Université Steerforth, lui dis-je, si ce n'est déjà fait. Que vos professeurs doivent être fiers de vous !

— Moi, prendre un grade universitaire ! s'écria Steerforth, Dieu m'en garde, ma chère fleur des champs, ma pâquerette... laissez-moi vous appeler Pâquerette...

— Volontiers, répondis-je.

— Vous êtes un bon petit garçon, dit Steerforth en riant... Non, non, je n'ai pas la moindre envie ni l'intention de me distinguer de cette façon. Moi docteur, moi homme de science ! J'en ai assez comme cela pour mon usage : tel que je suis je me trouve déjà pas mal difficile à supporter.

— Mais la gloire...

— Romanesque Pâquerette, interrompit Steerforth riant de plus en plus, que m'importe l'ébahissement de quelques sots?... qu'ils portent leur admiration à un autre et que cet autre se nourrisse de gloire, je lui en fais mon compliment.

Je fus confus de ma lourde méprise, et cha-